

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 175

Artikel: L'Éclairage des églises : au moyen de l'Acétylène
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

voyage dans les pays voisins ou simplement d'une société dans une autre.

En Russie, on ôte ses gants au théâtre et en visite, on reste sans voilettes ; les hommes laissent au vestiaire leur chapeau et leur pardessus. En France, on conserve gants et chapeaux, mais l'usage tourne et voici revenant à la mode les vieilles façons galantes du siècle dernier — XIX^e siècle du nom. Les hommes baisent la main des dames, mettent le soir des culottes courtes, et presque dans tous les salons élégants la figure n'est voilée d'aucun tulle, les vêtements de fourrure des dames sont laissés à l'entrée et les mains se dégagent. En somme pourquoi met-on des gants ? pour se préserver des poussières et du froid extérieur et non pour cacher des doigts... supposés propres.

Un autre usage très ignoré de beaucoup d'hommes, même d'une certaine éducation, c'est l'obligation où ils sont de se lever chaque fois qu'une femme entre dans la pièce où ils sont : qu'elle soit jeune ou vieille, amie ou parente. Ceci est de tous les pays parmi les gens bien élevés.

Une coutume encore assez discutée est l'emploi du « toi » familier et du « vous » respectueux. En France on se tutoie peu, en Angleterre pas du tout, en Allemagne il est malhonnête de dire « vous » au lieu d'employer la troisième personne du pluriel. En Russie l'empereur, très paternel dit *toi* à tous ses sujets. Les souverains entre eux se disent *toi*. En notre pays certains corps de métiers se tutoient, tels les élèves d'une même promotion de Saint-Cyr, ce qui amène de curieuses familiarités souvent. Par exemple le prince Roland Bonaparte, que tout le monde traite d'Altesse et de Monseigneur, s'entend dire par un ex-collègue, aujourd'hui inspecteur d'un grand magasin de nouveautés : « A quel rayon veux-tu aller ? »

L'art d'être convenable consiste à ne jamais se faire en rien remarquer, à agir selon l'ambiance, selon l'air de la maison. Il serait aussi ridicule à un homme de quitter son chapeau dans un synagogue que de le garder dans une église catholique.

Un jour à l'Exposition — inépuisable nid de souvenirs et d'observations — nous assistions à l'inauguration du Palais d'Allemagne (tout le monde a vu dans le hall dallé de marbre rose, où par parenthèse on glissait et roulait si bien, le superbe buste blanc du Kaiser Wilhelm entouré de plantes vertes — palmiers et lauriers — Le prince de Munster recevait au premier étage sur le seuil du salon reproduction de la salle de Potsdam. Quand une femme se présentait, il désignait un des membres de sa suite pour lui offrir le bras et la conduire au buffet, fort bien garni de choses exquisés parmi lesquelles la nationale petite sardine de conserve allongée sur une tranche de pain. Or, en passant devant le buste de leur empereur, les Allemands chapeaux bas, s'inclinaient. Et les Français ? Un confrère de la presse me soufla cette réflexion en traversant crânement, roide et couvert. J'imitai Guillaume Tell qui refusa jadis de saluer le chapeau de Gessler sur la place d'Altorf. » Eh bien, ce fut choquant. Dans ce palais, en haut duquel rayonnait le cadran marquant l'heure de paix et de concorde, où les murs reproduisaient des sentences d'union, ou le poème des *Nibelungen* annoté de la main de Frédéric II en phrases amicales pour la France, au milieu d'une réception cordiale et somptueuse, on devait vraiment une politesse au maître du logis.

RENÉ D'ANJOU.

L'ÉCLAIRAGE DES ÉGLISES

au moyen de l'acétylène

Notre article, sur l'éclairage des églises au moyen de l'acétylène, nous a valu l'intéressante lettre que nous publions sans la signature de notre aimable correspondant. car elle émane d'un honorable prélat qui s'est montré, dès la première heure, un des plus fervents admirateurs de l'acétylène. Ce titre serait suffisant à nos yeux pour lui donner l'hospitalité qu'elle mérite.

Monsieur le Directeur,

Je partage avec votre collaborateur James W. l'appréciation qu'il a formulée sur l'éclairage futur des églises. Comme lui, je dirai que les fidèles ont été unanimes à déclarer qu'en raison de sa lumière à la fois blanche et douce, l'acétylène constituait le moyen le mieux approprié pour éclairer l'intérieur des églises pendant les offices. A cette qualité de blancheur et de douceur nous joindrions celles de fixité et de pureté, et celle, importante entre toutes, de respirabilité. Avec le nouveau gaz, en effet, l'action de l'acide carbonique est presque nulle ; l'air ne parvient pas à se vicier. C'est dire que l'assistance, souvent nombreuse, n'est jamais incommodée par le manque d'oxygène et qu'elle n'a pas à souffrir des anciennes émanations que lui fournissaient si abondamment les chandeliers, les quinquets à pétrole et les becs à gaz de houille. Ajoutons à cela que les objets environnants, les chasses, les ex-voto et les ornements divers n'en paraissent que plus beaux en se revêtant d'un reflet qui les met en relief. Il est encore une considération que je ne dois pas passer sous silence. Vous savez, pour l'avoir lu ou pour en avoir entendu maintes fois parler, que les peintures se détériorent sous l'action de la lumière du gaz. On a recours alors à des restaurations qui gâtent les meilleurs choses et toujours les parties les plus fines, celles mêmes qui constituent la principale valeur du chef-d'œuvre atteint. Avec l'acétylène il n'est rien à redouter de pareil et l'expérience est concluante sur ce point. Pour me résumer, je dirai donc qu'il n'est pas d'agent d'éclairage qui le vaille et que, s'il fallait le supprimer, on ne recevrait pas les bénédictions des fidèles, surtout des personnes âgées qui peuvent, sans fatigue et à l'aide de sa lumière, lire les livres saints et suivre l'officiant.

Aussi, dans notre seul diocèse, dix églises déjà sont éclairées au nouveau gaz et d'autres vont l'être tout prochainement. En jugeant par comparaison les églises de France doivent être nombreuses qui l'ont également adopté. Il serait intéressant de les connaître et d'en dresser une liste, semblablement à ce qui a été fait pour l'Amérique. Nous aurions un document précieux qui nous permettrait d'envisager plus sûrement encore l'avenir déjà si sûr de l'acétylène. Et j'insisterai d'autant plus que je le voudrais voir pénétrer jusqu'aux plus humbles églises des plus petits villages. Je parle par expérience de ses bienfaits qui nous sont d'autant plus précieux qu'ils nous sont plus utiles. C'est en effet par les jours d'agglomération les plus grands, comme aux fêtes de Noël et de Pâques, alors que le peuple en foule inonde les neufs, que nous apprécions le mieux ses services et que nous lui sommes redevable de gratitude.

Veillez, etc.

Ça et là

Il est décidément admis en Angleterre que le boxeur qui assomme son adversaire ne peut être condamné. Pour la quatrième fois, d'honorables jurés britanniques viennent de décréter que le fait de défoncer le crâne d'un homme est un sport licite si l'opération est faite à coups de poing et en champs clos, devant un public select.

La dernière victime de la boxe, Billy Smith, succombait, il n'y a pas huit jours, à l'hôpital de Charing-Cross, à Londres, quelques instants après un assaut au cours duquel il avait reçu un coup fatal. Son vainqueur a été acquitté haut la main.

Haut le poing, allions-nous dire

Aux Etats-Unis, un contre-amiral touche 37.500 francs ; le président de la Cour suprême 55.000 francs ; le général en chef de l'armée 56.000 francs ; un ambassadeur (en Europe), 88.000 francs ; le directeur de la Compagnie la *New-York* 375.000 francs ; le directeur de la *Mutual* 500.000 francs ; le président de l'*Equitable*, 520.000 francs ; le directeur du *Central New-York*, 525.000, et enfin M. G. M. Schwab, directeur du « trust » *Carnegie-Morgan*, gagnera 5 millions par an.

Ajoutons encore que M. Mac Kinley touche simplement 250.000 francs. D'où il résulte qu'aux Etats-Unis mieux vaut être président d'un *trust* que président de la République.

En 1899, la police de Londres a arrêté treize cents jeunes filles, âgées de moins de vingt ans, pour ivresse sur la voie publique. En 1900, le chiffre des délinquantes de la même catégorie qui ont passé par les commissariats de la capitale britannique s'est élevé à quatre mille.

Pour peu que cela continue, la supériorité des Anglo-Saxonnes, sur ce point spécial au moins, ne pourra plus être contestée.

Les singes pianistes. — Un savant a démontré récemment que l'art de tapoter sur de petites lamelles d'ivoire est appris très vite par les singes. Notre naturaliste a élevé un sapajou et, en quarante-huit leçons, est arrivé à lui faire exécuter des gammes chromatiques avec une parfaite maîtrise. La ténuité des doigts des singes, leur force, tout concourt à démontrer que ces animaux naissent pianistes.

Le sergent et le serpent. — La scène qui s'est déroulée ces jours-ci à la gare de Bordeaux-Saint-Jean, à l'arrivée du rapide de Marseille, ne manquait certes pas d'originalité. Des hommes d'équipe procédaient au déchargement des bagages, lorsque soudain l'un d'eux poussa un formidable cri d'effroi et s'enfuit avec la rapidité du zèbre, pâle et les yeux hagards. Les camarades visitèrent à leur tour le fourgon et détaillèrent tout aussi vite. Ils s'étaient trouvés en présence d'un magnifique serpent python qui les regardait non moins ahuri qu'eux-mêmes.

Un jeune sergent de l'infanterie coloniale, retour de Madagascar, s'approcha. « Je sais ce que c'est », dit-il. Il prit délicatement le reptile par le cou et le réintégra dans sa valise d'où l'animal s'était échappé.